



RECONNAISSANCE :

L'Ensorcellement du monde.

"C'est dans un autre que naît le sentiment de soi". page 235

...Cela conduit à décrire les deux racines entremêlées du sentiment de soi. Dans la racine biologique, la chute de dopamine empêche le plaisir. Et, dans la racine sociale, la perception de l'autre crée en soi une sensation qui suffit à modifier la sécrétion de dopamine, socle biologique de l'action et du plaisir de soi.

Au cours des premières semaines, un bébé ne joue pas puisqu'il commence à peine, dans sa petite mémoire, à mettre quelques représentations psychosensorielles. Son état interne dépend fortement des pressions externes : le bruit et le froid le pénètrent sans qu'il puisse s'y opposer. Il n'est pas stable, et il résiste mal aux variations du milieu.

Son mouvement de résistance commence quand, en explorant ses mains et ses pieds, il trace les limites de son soi somatique. Dès le deuxième mois, certains objets familiarisés constituent un périsoi précoce qu'il explore attentivement.

La présence d'objets stables, de figures humaines permanentes avec leurs réactions sécurisantes, effrayantes ou désorganisantes, compose la racine sociale du sentiment de soi.

Quand un enfant débarque au monde, il sent qu'il est, mais il ne sait pas ce qu'il est. Ce n'est que progressivement, sous l'effet conjugué du sentiment de soi sous le regard de l'autre, qu'il découvre qu'il est homme et non pas animal, garçon et non pas fille, catholique et non pas protestant...

Ce n'est que plus tard, quand il parlera, qu'il saura énumérer ses propres caractéristiques -"je sais sauter, moi"- et son étayage familial : "Mon papa, il a une bicyclette".

Plus tard encore, il prendra conscience de sa place dans son groupe familial et social :

"J'ai un petit frère", ou "Je cours plus vite", ou "Mon papa fait vite la voiture", avant d'accéder à l'altruisme et aux représentations du sentiment de soi qu'éprouvent les autres : "Maman est triste parce que j'ai une mauvaise note".

L'idée commune qui émerge de ces travaux sur l'ontogenèse du sentiment de soi, c'est que sa construction dépend du développement du sentiment de l'autre. Daniel Stern parle de sens de soi qui se différencie de l'autre, puis s'oppose à l'autre, avant d'être-avec l'autre et d'aboutir à l'accordage affectif.

René Lécuyer décrit un soi maternel, puis un soi personnel qui mène au soi social. Mais la description qui sert le mieux l'ontogenèse de l'empathie, ces prérequis où le sentiment de soi est engendré par notre aptitude à nous mettre à la place de l'autre, est celle de Jacques Cosnier qui propose trois étages.

De zéro à trois mois :

Etre-dans, ou plutôt être presque dans. Le presque est important puisque c'est lui qui trace la première limite du soi corporel : "Je suis presque dans ma mère, mais je ne suis pas dans ma mère puisque je perçois une limite". Cette proximité corporelle explique la grande facilité de la contagion affective.

L'empathie d'affect direct, immédiate, transmise au corps à corps qui permet d'éprouver ce qu'éprouve l'autre.

Encore très proche de la sympathie, ce sentiment de soi commence à tracer quelques limites corporelles à l'occasion des jeux.

Le sourire de l'autre est encore perceptuel, il provoque une jubilation en réponse à la stimulation du sourire d'un autre et n'a pas encore l'intention d'agir sur ses émotions en lui souriant.

C'est pourquoi un nourrisson peut sourire parmi ses pleurs quand une figure d'attachement lui sourit. Il peut répondre en même temps à deux stimuli opposés, la rage interne qui le fait pleurer et le sourire de l'autre qui le fait sourire.

Ce n'est plus un neuropeptide qui fait le coup, comme lorsqu'il sourit durant son sommeil profond, c'est la perception d'une figure de l'autre qui l'affecte profondément.

A ce niveau des prérequis de l'empathie, le jeu ne peut qu'être perceptuel, comme un baiser sur le ventre, ou le frôlement des cheveux sur le visage, ou surtout l'universel "guili-guili" qui, en touchant la peau à un endroit inattendu, associé à une vocalité imprévue, crée un événement dans une vie de bébé.

A l'étage du presque-dans, le visage immobile de la mère empêche l'organisation des comportements de l'enfant. Lors des premiers jours, la tristesse ou la gaieté de la mère se transmet par le visage et par les gestes et les manipulations qui secouent le bébé ou l'apaisent. Il est encore dans. Mais, dès qu'il différencie le visage d'un autre, cette perception complexe trace la première limite du non-soi.

Le deuxième étage de l'empathie, de six mois à deux ans :

Quand l'enfant se prépare à la parole, c'est être-avec. À cet étage, le soi est clairement différent de ce qui n'est pas soi. L'enfant part à la découverte perceptuelle de son monde. Il tend la tête pour voir, il cherche à saisir pour explorer avec sa bouche. C'est le moment du jeu de "coucou" où l'enfant qui sourit à un visage familier devient soudain grave quand, à sa place, il perçoit une serviette.

Lorsque la serviette à son tour disparaît et que le visage espéré réapparaît soudain avec une sonorité qui donne le signal de la joie, l'enfant éclate de rire, et l'adulte partage la joie qu'il vient de déclencher.

Dans un monde de bébé, cette jubilation est provoquée par sa première victoire épistémologique : le visage non perçu, caché par la serviette, mais encore présent dans son imaginaire, réapparaît soudain, conforme à sa représentation.

"Je vois quelque chose que j'ai pensé en image, et ce que je perçois confirme mon idée", pourrait presque dire le nourrisson qui vient d'effectuer une opération intellectuelle analogue à celle de l'astronome qui calcule l'endroit où mathématiquement il doit y avoir une étoile... qu'il ne percevra que plus tard.

Dès les premiers mois, les enfants préfèrent certains acteurs. Ils rient pour un familier et détournent la tête pour un étranger. Parfois, ils pouffent avec la mère et restent de marbre avec le père, révélant par ces comportements que leur monde a déjà pris une forme différenciée : un familier ne vaut pas un étranger, un père ne vaut pas une mère : "Dès le deuxième-quatrième mois, ils savent différencier soi de l'autre, et l'autre d'un autre soi."

Le jeu de "poum-tombé", que l'enfant invente vers le dixième-douzième mois, a beau être moteur, il constitue en fait un scénario comportemental qui vise à manipuler les émotions de l'autre, en agissant sur ses représentations. L'enfant joue à se faire tomber, assis sur ses couches, en regardant sa mère pour voir l'effet qu'il a produit.

Quelques semaines plus tard, il pleure s'il tombe devant sa mère, alors qu'il se relève sans larmes quand aucun familier ne le voit. L'acte de pleurer est devenu un message intentionnel.

Le théâtre du petit chagrin est une histoire sans paroles où l'enfant pré-dit : "Je donne forme à mon tourment et je te l'adresse. Maintenant, à toi de jouer".

Lors des prérequis de l'empathie, il perçoit ce que l'autre indique de ses propres représentations : "Elle accourt, c'est la preuve qu'elle m'aime..." ou "il me suffit de pleurer pour la faire accourir : elle est à ma merci..."

Au cours de la deuxième année apparaît le faire pareil, qui n'est pas une singerie ni un comportement sans sens.

Au contraire, avant la parole, les jeux d'imitation veulent dire : "Je partage ton monde en t'imitant et, en tapant dans la purée comme tu le fais, je t'éclabousse comme tu m'éclabousses, nous faisant ainsi partager l'événement extraordinaire auquel nous venons de donner vie".

La deuxième année, c'est aussi la merveilleuse époque du "je vais t'attraper" où la prosodie de la phrase, comme si c'était une menace, donne forme à l'intensité émotionnelle. Prononcé dans les basses fréquences graves, lorsque la distance est grande, le "je vais t'attraper" s'enrichit de hautes fréquences aiguës quand la menace simulée devient proche de l'exécution.

L'émotion est conduite à son apogée de plaisir et provoquée par la frayeur du comme si. La stratégie du comme si devient une caractéristique relationnelle.

Le si joli babillage de nos enfants qui reçoit dès le sixième mois l'empreinte de la langue parlée autour de lui devient "langue maternelle" au cours de la troisième année. Mais, bien avant de la maîtriser, l'enfant prend des postures de conversation et adresse à son partenaire des mimiques, des gestes et des prosodies qui manifestent son intention de communiquer.

Il utilise déjà l'outil postural de la conversation et la musique des mots, alors qu'il ne maîtrise pas encore l'instrument langagier. Cette précieuse intention de communiquer est mise en scène par le comme si : "comme si je parlais... comme si j'étais une maman... comme si je me fâchais".

Au stade où les animaux mettent en scène des scénarios moteurs qui les aguerrissent aux thèmes de leur vie adulte, nos enfants inventent des saynètes gestuelles, mimiques et musicales qui les préparent à vivre dans le monde théâtral des représentations.

Quand les règles sociales apparaîtront, marquant l'empreinte de la culture dans le développement, l'enfant inventera des jeux de poupée : le "comme si j'étais maman" apparaît au cours de la deuxième année.

Le "faire semblant de dormir", en s'empêchant de pouffer de rire quand la mère s'apprête à le saisir, est une prémice comportementale de la mise en scène de son imaginaire.

Quand le premier "caca-boudin" sera prononcé, il révélera dans une joie trouble que l'enfant maîtrise les mots au point de jouer avec eux et de les inviter à transgresser le langage convenu. "De sensible l'enfant devient acteur, puis interprète, et enfin metteur en scène".

Comme le dit Winnicott, le jeu crée une "aire transitionnelle d'expérimentation de soi, des autres, du monde physique, aire dans laquelle l'enfant s'essaie à extérioriser sa réalité interne et à intérioriser la réalité externe". L'ontogenèse du jeu donne une vie réelle au monde imaginaire et attribue au mensonge et à la comédie un rôle fondamental.

Ces observations naturalistes mènent à l'idée que, dès les premiers mois, le sentiment de soi naît de la rencontre. Les réponses comportementales de l'autre organisent un champ sensoriel signifiant, une sorte de péri-soi qui imprègne en nous un sentiment de soi.

Cet effet qui fonctionne en deçà de la parole sera follement amplifié par une déclaration : "Je t'aime, et peut-être encore plus par un discours social ou un énoncé dogmatique : "Un bâtard, né hors mariage, n'est pas tout à fait un homme".

Dès l'instant où l'on devient capable de faire une représentation d'image ou de signe et de l'éprouver, un simple geste ou un simple mot désignant un imperçu parfait peuvent déclencher une émotion intense.

La peur des mots devient plus forte qu'une menace gestuelle et nous rend capables de nous payer de paroles et de gestes, de mensonges et de comédies.

Véronique parlait très bien vers l'âge de deux ans. Chaque soir, vers sept heures, elle questionnait sa mère dès qu'elle entendait un bruit à l'heure où son père devait rentrer.

Quand ses parents se sont séparés, le mot "papa" est devenu imprononçable pour elle, tant il évoquait la perte. Comme si l'enfant avait fait cette analyse :

"Ce mot évoque en moi la représentation d'une figure d'attachement, et en même temps la perte de cette figure, un trop grand chagrin".

A la même époque, la mère raconte : "Depuis que son père et moi sommes séparés, Véronique n'ose plus prononcer le mot " papa ". Et quand on le dit devant elle, elle se tait, s'immobilise, détourne le regard et met la main ou un objet devant la bouche". Ce scénario comportemental autocentré nous prouve que le simple énoncé d'un mot peut déclencher une angoisse.

On peut penser aussi que, si Véronique n'avait pas été une enfant précoce, elle n'aurait pas éprouvé tant de chagrin. L'ontogenèse du sentiment de soi, prérequis de l'empathie, lui permettait de se représenter l'absence ou la perte, mais comme elle ne maîtrisait pas encore le langage, elle ne pouvait pas se raconter une histoire, mentir ou se mentir.

La représentation de la mort ou de l'absence durable n'est pas encore possible pour un enfant de deux ans. Il perçoit une absence et en éprouve un chagrin, mais, faute de langage, il ne peut pas remplir ce vide par un récit et se dire :

"Papa est parti en bateau très loin, mais il va revenir et me rapportera une poupée".

En faisant ainsi disparaître son chagrin, l'enfant se prouve que le mensonge est un triomphe de l'esprit.

Encore que ce ne soit pas tout à fait un mensonge, puisque ce type de récit remplit le vide et apaise l'enfant sans avoir pour intention d'agir sur l'esprit de l'autre.

C'est plutôt un roman à usage interne qui permet de moins souffrir d'une épreuve dès qu'on la remanie et qu'on la maîtrise en la mettant en scène dans son for intérieur. Une représentation intime est toujours parfaite et pure, car elle donne forme à nos désirs.

Mais, dès qu'il faut l'adresser à un autre, on doit la déformer afin d'agir sur lui pour la partager. On se cogne alors au réel, et l'on doit traduire son monde interne en se mettant à la place de l'autre. La trahison se met en place :

"La sémiologie serait dès lors ce travail qui recueille l'impur de la langue, le rebut de la linguistique, la corruption immédiate du message : rien moins que les désirs, les craintes, les mimes, les intimidations, les avances, les tendresses, les protestations, les excuses, les agressions, les musiques dont est faite la langue active".

La trahison inévitable de mes intentions dès que je les destine à un autre me permet d'agir sur lui parce que j'imagine son monde, ce qu'il pense et ce qu'il ressent. Je sais ce qu'il faut dire et ce qu'il faut faire pour le mobiliser ou l'émouvoir selon mes désirs. Je code mes gestes et mes mots pour manipuler ses émotions et ses représentations.

Le mensonge et la comédie réalisent les performances suprêmes de l'empathie.

Boris Cyrulnik